

29
JUIN
1992

CHERAGA-ANNABA

Le curieux voyage du buste de Mohamed Boudiaf

Un reportage
de Maâmar Farah

Hmaïda, je l'ai connu dans de drôles de circonstances. C'était en 1970, année où je débutais dans le journalisme professionnel à l'agence locale (Annaba) du quotidien *An Nasr*. Il m'arrivait souvent de couvrir la correctionnelle et j'aimais l'ambiance bon enfant de ces procès où Hmaïda, alors magistrat, mettait tout son art de la métaphore dans la dédramatisation des situations les plus difficiles. Un jour, et alors que tout le monde s'attendait à ce qu'il sanctionne durement un couple pris en flagrant «délit» dans les profondeurs d'une forêt, il se tourna vers les gendarmes, qui étaient là à titre de témoins : «Et vous ? Vous n'aviez rien à faire pour aller fouiner dans les entrailles des bois ? Un accouplement ? Quelle affaire ! La prochaine fois, vous m'amènerez un couple de sangliers !»

De son vrai nom Hchaïchia Boubekeur, cet homme de 76 ans a connu le meilleur et le pire. Surtout le pire. Esprit rebelle, il se retrouvera, à dix ans, au milieu de la manifestation du 8 Mai 1945, rue Négrier, à côté du Marché central. Sans savoir trop pourquoi. En 1952, il fut traîné devant les tribunaux pour «atteinte à la sûreté de l'Etat». Il avait dix-sept ans... Inutile d'aller plus loin...

Ils discouraient sur le socialisme le matin et volaient les villas le soir

Hchaïchia Boubekeur
devant le buste.

J'ai connu Hmaïda le jour où il débarqua à l'agence, juste avant la fermeture, pour demander à parler à un journaliste. J'étais seul à ce moment-là. Il me mit au courant d'un immense trafic de villas, des résidences acquises le plus légalement du monde par des citoyens de diverses origines. Or, certains responsables avaient trouvé qu'un boucher, un épiciers, un chauffeur ou un pêcheur ne méritaient pas ces villas construites à la fin de l'époque coloniale par le Patrimoine coopératif bônois. Et on était à l'ère du socialisme ! Comme la police refusait de faire évacuer les propriétaires légitimes de ces villas, certains magistrats corrompus firent appel à des prisonniers pour jeter carrément les meubles des pauvres familles qui regardaient, impuissantes, ces dépassements d'un autre âge. Hmaïda me parla longuement de cette affaire et me demanda de «faire un article là-dessus. Si, évidemment, tu as du courage !» Je n'avais rien à perdre et, à l'époque, j'étais tellement naïf que je pensais que le journalisme c'était une mobilisation quotidienne contre l'injustice et la hogra. Je pensais que, pour mériter le titre de journaliste, il fallait enquêter sur de telles affaires et les porter à la connaissance du public. Je le pense toujours, mais, avec l'âge, je sais maintenant que ce n'est pas facile car il manquera toujours ces preuves qui vous permettent d'écrire sans avoir la trouille d'aller en prison. Et quelle meilleure preuve que le témoignage de ce magistrat rebelle qui semblait surgir d'un autre monde.

Le lendemain, l'article était sur le journal et il commençait ainsi : «Tremblez, responsables corrompus...» D'ailleurs, Hmaïda en a gardé une copie. Il me l'a montrée l'autre jour, jaunie par le temps. En cette matinée ensoleillée, j'étais loin de me douter de la tempête que j'avais déclenchée. Il y avait foule devant l'agence et les gars, visiblement d'origine modeste, tenaient le journal à la main, en scandant : «Justice ! Justice !» C'étaient les propriétaires des fameuses villas chassés par les puissants du moment. Hmaïda entra en trombe dans le local, et me montrant le journal, criait triomphalement : «Tu l'as fait ! Voilà, ils ont eu ce qu'ils méritaient ! Mais, maintenant, je dois te mettre en garde. Ils sont capables de tout ! Tout ! Tu comprends... Tu dois te cacher du côté de Sédrata (il continue jusqu'à aujourd'hui à confondre Sédrata et M'daourouch)...» Puis, se ravisant : «Non, ce n'est pas toi qu'ils chercheront à abattre. Quel âge as-tu ?

- Dix-neuf ans et demi (c'était encore l'âge où l'on disait «et demi»...)

- Bon sang, mais tu es un gamin ! Non, ils ne viendront pas t'embêter... Ils doivent savoir que c'est moi l'instigateur. Mais prends garde à toi !»

Harcèlement judiciaire

Hmaïda a été immédiatement sanctionné. Il a été nommé juge itinérant dans la wilaya de Sétif. Obligé de vendre sa «204», il empruntait le car de la SNTV pour aller de daïra en daïra... «On me prenait pour le contrôleur...», me disait-il, quelques années plus tard, lorsque je le revis à Alger. Quant à moi, je n'en revenais pas. J'apprenais tout bêtement que ces responsables locaux qui discouraient sur la justice sociale et le droit des citoyens les plus déshérités, pouvaient changer de comportement du matin au soir. Ils vivaient comme des rois et voulaient s'accaparer du plus grand nombre de villas, d'immeubles et de terrains.

Mais Hmaïda tient à préciser qu'il y avait aussi des hommes intègres et courageux. Ainsi, lorsqu'il fut mis au courant des agissements de cette «mafia des villas», M. Zaïbek demanda une enquête et ordonna que l'on restitue ces résidences à leurs véritables propriétaires. Malheureusement, l'affaire fut étouffée par les autorités locales...

Hmaïda remettra ça lorsqu'il s'attaquera aux nouveaux lobbys des années 80. Il sera confronté à d'autres responsables locaux et à leurs proches et amis. On lui cherche des problèmes à gauche et à droite. Il verra son jardin «nationalisé» et vendu. Evidemment, il ne se laisse pas faire et cela finit par le mener devant les tribunaux. Comme il a la «grosse gueule», il dérange tout ce beau monde qui finit par lui coller une affaire «politique» sur le dos. Il serait un opposant proche de Ben Bella ! Là, le gars comprend qu'il est temps de prendre la poudre d'escampette. Il quittera l'Algérie quelques jours avant que son nom ne soit communiqué aux postes frontalières. Il s'enfuira en France et ne rentrera au pays qu'en 1987. Il continue de se battre et, bien plus tard, M. Kasdi Merbah, auquel il tient à rendre hommage, instruira la wali de

Une fois déballé, le fameux «moule» était en fait le buste du défunt Président. Le chauffeur en voulut aux membres de la fondation de lui avoir caché la vérité et répondit avec colère : «Ils l'ont tué et nous, ils nous auraient égorgés ! Pourquoi nous avoir fait ça !»

l'époque, M. Sidi Saïd, pour qu'on lui cède un terrain mitoyen en remplacement de celui qui lui a été enlevé.

1989 : Tout de suite, Hmaïda comprend que quelque chose vient de changer et la nouvelle liberté d'expression lui donne l'occasion de revenir sur les dépassements dont il a été victime... Mais l'affaire se corse avec les premières crises, les balbutiements du FIS, les ratages de la démocratie. Quand Boudiaf arrive, le magistrat malmené tout au long de sa carrière pense que le moment est venu d'oublier le passé pour se consacrer au présent, avec pour mission immédiate : le sauvetage de l'Algérie. Il raconte : «On sentait qu'un grand espoir se levait partout. Boudiaf avait conquis le cœur des Algériens en peu de temps. Son franc-parler, le langage populaire qu'il utilisait le rapprochaient du peuple. Tout le monde connaissait son honnêteté mais les gens étaient tout heureux d'apprendre que le nouveau Président refusait un salaire qui lui revenait de droit et qu'il renvoyait à ses ateliers le tailleur qui venait prendre les mesures pour les costumes «présidentiels»...»

«Qui a rajouté le nom de Boumarafi ?»

A ce moment-là, Hmaïda, comme beaucoup d'Algériens, se demandait si Boudiaf allait avoir les mains libres pour mener à bien les tâches de redressement qu'il annonçait dans ses

discours. Et l'une des premières tâches qui lui tenait à cœur était la lutte pour la moralisation des mœurs politiques. C'était compter sans ce que l'on appelait déjà dans les colonnes des journaux «la mafia politico-financière» Et ce qui devait arriver arriva. Pas à Oran, lors de la finale de la Coupe d'Algérie. Pas à Aïn-Temouchent. Mais à Annaba, la ville de Hmaïda, celle qu'il chérit et dont il rêvait quand il était en exil, sous les cieus gris de Bretagne. Il rêvait alors à ses plages, à sa verdoyante corniche et aux grands moments de plaisir que lui procurait un dîner au «Copacabana» ou au «Lavandou», aujourd'hui disparus... C'est pourquoi, il cherchait à comprendre. Avec feu Benazia, il créa le Comité pour la vérité sur l'assassinat de Boudiaf. Car, pour lui, il y avait trop de points d'interrogation : «Primo, dit-il aujourd'hui, on n'a jamais vu un président de la République se déplacer pratiquement sans ministres dans l'une des wilayas du pays. Il est toujours accompagné au moins par le ministre de l'Intérieur. Ce jour-là, il était avec des jeunes et le wali à la tribune, quelques minutes avant d'être abattu. Secundo, Boumarafi n'était pas du voyage selon la liste officielle des services de sécurité devant accompagner le Président. Par qui le nom Boumarafi a-t-il été rajouté à la dernière minute ? Et comment se fait-il que cet agent, qui ne fait pas partie de la garde rapprochée, se retrouve seul derrière le fameux rideau ? Tercio : en envoyant les activistes du FIS aux camps du Sud, Boudiaf s'est fait beaucoup d'ennemis parmi les intégristes qui s'ajoutaient à ses ennemis de la mafia politico-financière. Quarto : on dit qu'il avait en main les dossiers de plusieurs responsables corrompus et qu'il allait les divulguer le 5 juillet 1992. Enfin, il devait organiser les élections du RPN pour se donner une large base populaire et cela n'était pas bien vu par certains...»

Le comité demande que le Palais de la culture où a été assassiné Si Tayeb El Watani devienne le «Palais Mohamed Boudiaf» et il obtient satisfaction. Mais un tel lieu devait abriter une œuvre d'art qui symboliserait à jamais le sacrifice du héros de la Révolution, revenu au pays pour sauver cette Algérie pour laquelle il avait déjà tant donné. Et quoi de plus expressif qu'un buste en bronze, érigé au beau milieu de l'esplanade, pour marquer à jamais ces moments douloureux qui ont vu tomber l'Homme et le symbole...

Le camionneur ne savait pas qu'il transportait le buste de Boudiaf !

1994... Avec ses amis de la Fondation Mohamed Boudiaf, Hmaïda tentera de dénicher un sculpteur qui saura donner à l'œuvre la dimension artistique mais aussi la symbolique historique. Sous la houlette de M. Habbachi, fils de l'ancien médiateur de la République, lui-même également membre de la fondation, on se mettra au travail. Un sculpteur installé à Paris, mais qui fait des voyages fréquents à Alger, accepte la mission. Il s'agit de M. Saâdi qui va travailler dans la clandestinité, dans un faubourg de Cheraga. Imaginez que les terroristes intégristes aient eu vent de ce chantier...

Après quelques mois d'un dur labeur, rémunéré à un prix symbolique,



Photos. DR.

le plus dur attendait les membres de la fondation. Comment transporter cette statue qui pesait plusieurs tonnes ? Tous les camionneurs approchés refusaient de faire le voyage d'Alger. On avait beau doubler la mise, ils affichaient un «niet» catégorique ! Les faux-barrages étaient très fréquents et les chauffeurs ne voulaient pas se retrouver nez à nez avec un groupe de terroristes qui leur demanderaient de défaire la bâche de la «marchandise» qu'ils transportaient... Finalement, Hmaïda et ses amis agirent par ruse. Ils établirent un ordre de mission au nom de la fondation pour un camionneur auquel on avait raconté qu'il allait transporter un simple moule...

La statue, cachée sous des bâches, fit le voyage Cheraga-Annaba de nuit et lorsque le chauffeur gara son camion, il fut stupéfait d'entendre Hmaïda lui déclarer tout de go «vous avez ramené Boudiaf ». Une fois déballé, le fameux «moule» était en fait le buste du défunt Président. Le chauffeur en voulut aux membres de la fondation de lui avoir caché la vérité et répondit avec colère : «Ils l'ont tué et nous, ils nous auraient égorgés ! Pourquoi nous avoir fait ça !» Quelques jours plus tard, une entreprise communale, diligentée par le wali Merad Brahimi, se chargea d'installer le buste à l'endroit précis. Aujourd'hui, beaucoup d'hôtes d'Annaba tiennent à rendre hommage au Président Boudiaf en visitant le site où il a été lâchement tué et en se recueillant devant son buste. Chaque 29 juin, un groupe de femmes et d'hommes fidèles viennent ici pour le salut annuel à l'homme qui a rendu l'espoir aux Algériens. Il y a des années où ça déborde. Il y en a d'autres où il n'y a qu'une dizaine de présents. A moins d'être empêchés par une raison majeure, nous continuerons d'y aller chaque 29 juin. Toi qui me lis et qui te trouves à Annaba, viens nous rejoindre à 11h20, heure de son assassinat, sur l'esplanade du Palais de la culture. Nous lirons la *Fatiha* avant de nous disperser.

Cela nous ferait énormément plaisir de vous voir nombreux à l'occasion du 20^e anniversaire de la mort de Mohamed Boudiaf. Nous serons face au buste pour le souvenir certes, mais nous dirons ensemble à El Watani que le combat continue...

Et à Hmaïda, Habbachi, à tous les autres, morts ou vivants : merci d'avoir donné à Boudiaf une image aussi puissante et à Annaba un symbole qui dira aux générations futures que leur ville n'a rien à voir avec ce crime sordide concocté dans les laboratoires des contrefacteurs et des faussaires qui devaient éliminer vite le révolutionnaire honnête qui n'avait que faire des fastes et des biens matériels car son amour unique était l'Algérie. Et rien d'autre...

M. F.

Et quoi de plus expressif qu'un buste en bronze, érigé au beau milieu de l'esplanade, pour marquer à jamais ces moments douloureux qui ont vu tomber l'Homme et le symbole...